

O comme en glissant le navire
 Sur l'onde trace un long sillon !
 Va-t-il aux bords que je désire,
 Va-t-il au gré de l'Aquilon...
 Ou cédant au hasard perfide
 De la mer ou d'un vent rapide
 Doit-il me servir de tombeau !
 Non, si j'en crois mon âme ardente,
 Cette fièvre qui me tourmente
 Me promet un autre berceau.

Et l'orage en grondant a passé sur ma tête :
 Et le Dieu qui frappait mon âme jeune encor,
 N'avait pas de son doigt anéanti mon sort :
 Tu me devais un jour de fête,
 O Dieu, ce jour a lui comme luit un fanal.
 Pareil au matelot j'ai compris le signal :
 Mais doit-il passer comme une ombre,
 Et le soir de ce jour doit-il être du nombre
 De ceux qui m'ont fait tant de mal !

Du monde et de ses tristes haines
 Vais-je enfin trouver le néant ?
 Vogue au milieu de l'océan,
 Voile rapide qui m'entraînes,
 Enfile-toi d'un vent protecteur,
 Fais-moi toucher l'autre rivage ;
 Trouver un port après l'orage,
 C'est presque trouver le bonheur.

ELEGIE.

Sous un chêne élevé dont le sombre feuillage
 Couvre ses environs d'un éternel ombrage,
 Coule un petit ruisseau dont les frémissemens
 Semblent former de loin de lugubres accens.
 On y voit nuit et jour la tendre tourterelle
 Gémir et regretter sa compagne fidèle.
 Là, par un doux murmure on entend les zéphirs
 Pousser en liberté leurs amoureux soupirs ;
 Philomèle éplorée, en son touchant langage,
 S'y plaint du triste écho de ce charmant bocage,
 Et mêlant ses regrets au doux souffle des vents,
 Fait retentir les bois de ses gémissemens.